

Les ados et leur vocabulaire, entre mode et héritage linguistique

Avec l'invention de nouveaux mots, les jeunes semblent parfois développer leur propre langage. Est-ce un moyen de s'affirmer ? Un désir de se démarquer des adultes ou simplement de brouiller les pistes ? D'où viennent ces termes inédits ? S'approprier un nouveau type de langage est-il propre à la nouvelle génération actuelle ? Tentative de réponse.

LÉO CALLEWAERT (ST.)

G adji », « moula », « la hess » ou encore « banger », (1) certains groupes d'adolescents développent des particularités linguistiques bien à eux. Ce type de langage est notamment lié à ce qu'ils voient à la télévision ou sur les réseaux sociaux. C'est en tout cas l'opinion de Jürgen Jaspers, professeur à l'Université libre de Bruxelles (ULB) et auteur d'études sociolinguistiques auprès des adolescents. L'expert du langage rajoute que ces particularités linguistiques n'accompagneront pas les jeunes toute leur vie : « certains de ces nouveaux mots resteront dans leur vie d'adolescent, la plupart seront abandonnés lorsqu'ils rejoindront le monde des adultes », affirme-t-il.

Pas qu'une histoire de code secret

Mais pourquoi les ados tiennent-ils à avoir leur propre vocabulaire ? « L'explication basique serait de dire que cela leur sert de code secret. Un code secret que les adultes ne peuvent pas et n'ar-

rivent pas à comprendre », affirme Jürgen Jaspers. Mais la réalité est bien plus complexe que le simple plaisir que donne l'incompréhension occasionnelle des adultes face aux adolescents : « Ces particularités linguistiques servent aussi à se distinguer de certains groupes d'adolescents – plus jeunes, moins cools, plus bêtes... » assure le professeur de linguistique. Selon lui, le sens de certains mots peut varier : « la signification exacte de certains mots ou de certaines expressions peut dépendre de la situation ou même du groupe d'adolescents en question », certifie Jürgen Jaspers. Il rajoute que certains mots, considérés comme incompréhensibles (et que les adultes voient comme issus de « la langue secrète des jeunes »), servent surtout à véhiculer que l'on vient d'une certaine région, que l'on appartient à un certain groupe d'amis ou que l'on se situe, en tant qu'adolescent, quelque part dans la hiérarchie sociale.

Dans ces particularités linguistiques développées par les adolescents, on retrouve évidemment de nouveaux mots, mais également des mots existants,

dont la signification est modifiée. Auphémie Ferreira, enseignante-chercheuse en linguistique française à l'Université de Strasbourg et auteure d'un article sur le sujet pour le média *The Conversation*, affirme que les différentes analyses des pratiques linguistiques des jeunes montrent divers procédés habituels.

Il y a par exemple le procédé de « l'apocope ». « C'est la perte de syllabe » explique Auphémie Ferreira dans son article. Il s'agit donc de la réduction du mot complet, en gardant uniquement ses premiers phonèmes ou syllabes, comme l'utilisation du mot « mytho » pour évoquer un mythomane. La chercheuse en linguistique affirme que les jeunes utilisent le verlan, le « parler à l'envers », qui correspond à l'inversion des syllabes (« chammé » pour dire « méchant »). Il y a aussi l'emprunt aux mots plus anciens, ou aux mots venant d'une langue étrangère, comme le mot « kiffer » qui est emprunté à l'arabe (où « kiff » veut dire « aimer »).

Mais selon la chercheuse de l'Université de Strasbourg, créer son type de



Si on a l'impression que c'est plus marqué qu'avant pour cette génération, c'est parce que les façons de parler sont plus facilement observables. Notamment via les réseaux sociaux

Auphémie Ferreira
enseignante-chercheuse en linguistique française à l'Université de Strasbourg

”

langage est loin d'être nouveau pour les adolescents. Les procédés utilisés par les jeunes comme le verlan ou l'emprunt de mots ne sont pas vraiment un phénomène récent et étaient déjà utilisés par les générations précédentes. Chaque génération crée et adopte ses propres modes de langage.

Effet de loupe

Pourquoi a-t-on alors l'impression que l'utilisation d'un nouveau langage est propre à la nouvelle génération ? Selon Françoise Gadet, sociolinguiste et professeure à l'Université Paris Nanterre, c'est dû à ce qu'elle nomme un « effet de loupe ». Cela signifie que certains aspects du langage sont mis en avant et exagérés par les observateurs, ce qui donne l'impression que ces usages sont plus fréquents qu'ils ne le sont en réalité. Pour Auphémie Ferreira, toujours dans *The Conversation*, cet effet de loupe est renforcé par les médias et les réseaux sociaux. « Et si on a l'impression que c'est plus marqué qu'avant pour cette génération, c'est parce que les façons de parler sont plus facilement observables. »

Ces effets de mode linguistiques ne sont donc pas exclusifs à la jeunesse actuelle, mais ont bien touché les générations précédentes. Jürgen Jaspers confirme : « La capacité de renouveler la signification des mots ou de les inventer n'est pas typiquement propre aux adolescents », déclare le professeur, « c'est quelque chose que les adultes continuent à faire également, peut-être pour paraître moins vieux. Mais c'est un peu moins étudié ».

Nos adolescents parleraient donc moins « jeune » que l'on ne pense. Mais pour comprendre toutes les phrases des ados lors d'un repas familial ou simplement s'offrir une seconde jeunesse, il faut s'intéresser au livre de Jean Christophe Erbstein. L'ancien journaliste, reconverti dans la communication, a écrit « le dico du daron : le parler jeune expliqué aux parents ». Pour que, au siècle de la communication, tout le monde arrive à se comprendre.

(1) Dans l'ordre « fille en langage familier », « argent », « la crise » et « trop bien »



Dans ces particularités linguistiques développées par les adolescents, on retrouve évidemment de nouveaux mots, mais également des mots existants, dont la signification est modifiée. © PEXELS.

Proximus et Digi contraints de remplacer des milliers de boîtiers sur les façades

La secrétaire d'Etat bruxelloise à l'Urbanisme en affaires courantes, Ans Persoons (Vooruit), a publié mercredi les obligations relatives à l'installation de la fibre à Bruxelles. Un code couleur a été adopté pour les boîtiers fixés en façade. S'il n'est pas respecté, il pourrait y avoir des PV.

MAXIME BIERMÉ

La nouvelle était dans l'air, elle est désormais officielle. Ce mercredi, Urban.brussels, l'organisme chargé du contrôle du respect des règles d'urbanisme en Région bruxelloise, a publié ses « lignes de conduites relatives aux dispositifs de télécommunications placés en façade ».

L'objectif affiché est de « répondre aux exigences de télécommunication, tout en s'assurant de garantir le maintien des qualités stylistique et typologique du bâtiment et de son environ-

nement ». Cette communication fait suite à une petite saga qui remonte au printemps dernier. Choqué par les installations, parfois à la hussarde, des câbles de la société roumaine Digi sur les façades dont certaines étaient classées, Michaël de Borman, un habitant de Schaerbeek, avait créé un groupe Facebook « Stop aux câbles sur les façades ». Groupe qui avait rencontré un certain succès, au point de mobiliser différents bourgmestres, le contexte des élections communales n'y étant probablement pas étranger. Une réunion des dix-neuf édiles s'était tenue au début de l'été, une plainte avait même été envisagée.

Des boîtiers noirs, gris clair ou terra cotta

Pour répondre à l'agitation, la secrétaire d'Etat en charge de l'Urbanisme, Ans Persoons (Vooruit), avait publié une circulaire visant à mieux encadrer l'installation de la fibre à Bruxelles. Elle rappelait que les opérateurs avaient le droit d'installer des câbles « mais pas n'importe comment ». Ces derniers avaient toutefois estimé que les consignes n'étaient pas assez

claires. D'où ces lignes de conduites publiées sept mois plus tard. Très attendues par les opérateurs, qui ont été consultés sur le sujet, elles précisent que les boîtiers permettant de connecter les foyers à la fibre doivent être d'une couleur « similaire » à celle de la façade où ils sont placés.

Le tout en respectant un code précis à savoir soit noir, soit gris clair soit terra cotta. « Si la façade est jaune pâle, il faudra un boîtier gris clair par exemple », détaille Alessio Papagni, le porte-parole de la secrétaire d'Etat. Et si la maison est verte ? « Pour les maisons classées, il faut de toute façon faire une demande de permis d'urbanisme. On encourage aussi les opérateurs à faire une demande en cas de doute... »

Tout ceci est peut-être qu'un détail pour vous mais, pour les opérateurs, il s'agit une grosse tuile. Alors que son modèle est basé sur des économies d'échelle et des coûts de personnel ultra-bas, Digi va par exemple devoir réinstaller des milliers de boîtiers, sachant que les 150.000 déjà fixés par ses équipes étaient tous noirs. Le patron de l'entreprise roumaine a affirmé

à nos confrères de Bruzz qu'il se conformerait aux règles. Orange vient seulement de commencer les travaux de la fibre à Ixelles et indique qu'en plus du noir et du gris clair, il ajoutera à sa gamme la couleur terra cotta. Proximus qui couvre déjà 75 % du territoire de la Région misera de son côté sur la réactivité plutôt que la proactivité : « Nous avons créé une adresse mail à disposition des communes et suivons dès à présent les nouvelles règles. »

Les opérateurs n'ont de toute façon pas le choix. « On ne va pas commencer à dresser des PV tout de suite », indique-t-on chez Ans Persoons. « Il y aura une période de latence. Nous n'avons pas fixé de délai. Mais s'ils ne s'y plient pas, ils risquent une amende soit via la commune, soit via les services d'Urban en cas de bâtiment classé. »

Ce remplacement de milliers de boîtiers n'est peut-être qu'un début. Vendredi, le Conseil d'Etat doit se prononcer sur la question des kilomètres de câbles déjà installés qui pourraient, eux aussi, devoir être mis au code couleur des façades bruxelloises.